

Tristan Bernard

A la famille de Tristan Bernard,
A mes camarades de promotion,
A mon fils, Cédric Labrousse.

Madame le garde des sceaux, Monsieur le Bâtonnier, Messieurs les Présidents et conseillers, Monsieur le Maire et ses adjoints, Madame l'ouvreuse, Monsieur l'ouvreur, mes chers confrères, Madame la Marquise.

Regardez comme il est beau, que dis-je exceptionnel !

Croyez moi, jamais rentrée de la Conférence n'en vit de plus digne d'éloge !

Voyez plutôt...une superbe dentition, le poil soyeux, les épaules solides, des yeux très espacés, une tête massive, une encolure puissante, une queue...insérée bas.

Un cheval ! Je vous parle d'un cheval.

Tristan est un canasson qui perdait toutes ses courses.

Par jeu, depuis des mois, un certain « Paul Bernard », jeune homme râblé, de petits yeux plissés, le sourire malicieux, une barbe...mon Dieu, une barbe...épaisse, pariait sur cet animal au nom wagnérien.

Et voici qu'un dimanche de juillet, ce toquard de Tristan remporta le prix de Châtillon.

Pour Paul c'est un signe du destin.

Il prit le nom de ce cheval.

Paul Bernard était mort.

Ce jour-là, il devint Tristan Bernard !

Le comique privé, l'amuseur public, l'humoriste risible et dérisoire !

Eh oui, Mesdames et Messieurs, fini le barreau d'antan !

Finis les discours de 45 minutes !

Terminés les hommages aux avocats glorieux de la révolution, de la résistance et du Barreau réunis !

Dépassés les éloges aux ténors qui sauvent les innocents des lames de la faucheuse !

Ils nous emmerdent ces Bâtonniers de Neandertal aux mâchoires d'acier qui affrontent les projets liberticides du pouvoir...

N'est-ce pas, Madame le Ministre ?

Nous sommes enfin sortis des murs du Palais.

Cet après-midi, le lieu s'y prête, vous allez rire à vous taper sur les cuisses.

Je vais vous faire un discours de boulevard.

Les portes vont claquer.

Monsieur le Bâtonnier dans le placard.

Madame le Ministre sous un plumard.

L'éloge de la poilade.

Vive Tristan Bernard !

Alors, allons-y gaiement.

Cet après midi Tristan reçoit.

Otez vos robes !

Enfilez vos tenues de soirées !

Je vous emmène rue Détaille dans le 17^o arrondissement du Paris de 1912.

Suzanne, sa femme : une âme claire, purement et noblement égoïste.

Une âme de femme essentielle dans un corps de femme machinale.

Aujourd'hui, elle n'a passé que quatre heures à faire sa toilette.

Dans la rue, elle a croisé deux inconnus. Elle a cru les entendre dire qu'elle était belle.

Cette confirmation de l'évidence lumineuse de sa perfection l'a mise en joie.

Elle est radieuse. Aujourd'hui, elle fait salon.

Petit singe sur l'épaule, cheveux ramenés en frange sous sa toque de loutre, Sarah Bernard la félicite.

Quelle délicieuse décoration florale, ma chérie !

Comédiennes froufrouantes, rentiers à favoris, comtesses aux mains blanches, Edmond Rostand, Toulouse-Lautrec, ils sont tous là.

Tous, sauf les avocats...

Notre vie mondaine est si pleine, si distinguée !

Et toujours ce jeune homme silencieux au teint pâle.

Là, un peu snob dans son smoking cintré.

Proust.

Quel nom affreux !... Marcel Proust

Et au centre de toute cette élégance, la belle Suzanne que tout le monde adore.

Sauf son mari.

Tristan Bernard n'aime pas sa femme :

« Je n'ai plus la sensation que tu tiens à moi.

Je n'ai plus la sensation que je tiens à toi :

ça fait des liens entre nous ma chérie ».

Restons ensemble mais j'en aime une autre, ma douce.

Un amour naît, un autre meurt, sans pleurs, ni heurts.

Sa maîtresse, Marcelle Aron, la dame en bleu peinte par Vuillard est belle, très belle...et mariée, très mariée.

Tristan rencontre son rival.

Un duel ? Non, quelques traits d'esprit et la situation s'apaise.

Le mari trompé est même flatté que le Maître s'intéresse à son épouse.

« un jour, dit-il à Tristan, nous divorcerons, vous pourrez épouser Marcelle et c'est moi, cher Maître, qui viendrai prendre pension dans votre salon ».

C'est ce qu'ils firent à la mort de Suzanne en 1928.

Tristan était bigame

Etonnant pour un paresseux.

Et là encore, tant pis pour les avocats friands de procès.

Ni divorce ni jalousie, moins encore de crime passionnel.

La vie coule légèrement.

Faire semblant d'aimer ; faire semblant de travailler.

Rassurez-vous, honorable assemblée. Monsieur le Bâtonnier, je ne ferai pas l'éloge de la paresse.

Du moins pas tout de suite...

Car Tristan Bernard a été des nôtres ; lui aussi a appartenu à la masse laborieuse.

Nous lui devons l'invention du premier compteur de feuilles de marronnier.

Il a dirigé un journal qui parut deux fois dans le 17^o arrondissement.

Il fut aussi directeur d'un nombre certain de choses incertaines :

Directeur de publicité poétique, il a 23 ans,

Directeur d'une usine d'aluminium, il a 24 ans.

Directeur du vélodrome parisien de Buffalo
Où il devait organiser des courses de vélo

C'est un moment important du discours. L'une des plus grandes fiertés de Tristan Bernard.

Vous allez mieux comprendre pourquoi j'ai choisi de lui rendre hommage.

C'est à lui, oui Mesdames et Messieurs, c'est à lui que l'on doit l'invention de la cloche qui fait « gling, gling » pour annoncer aux coureurs qu'ils entrent dans leur dernier tour !

Mais à vrai dire, notre organisateur de course oubliait souvent d'organiser : un jour de juillet la foule payante le lui fit payer.

Les chaises volèrent, les bancs furent fracassés sur le ciment, les poteaux le long de la piste brisés, les barres de fer, les buffets dévastés. La pelouse envahie et le vélodrome pillé.

Ce jour là, à l'âge de... 25 ans, Tristan Bernard mit un terme définitif à sa carrière de travailleur.

Et il cessa de faire semblant.

Pour s'adonner entièrement, intensément et en somme activement à sa passion : ne rien faire.

La paresse comme gagne pain, mes chers confrères, c'est ça le génie de Tristan Bernard !

On s'arrête *Au petit cheval blanc* pour boire du vin rouge. On s'allonge sur l'herbe.

On shoote dans des châtaignes avec Alphonse.

Alphonse Allais s'étonne « *tiens Tristan, un ours, comme il est petit* ».

« *C'est une chenille* » lui répond Tristan.

« *Certes un peu velue mais c'est une chenille, Alphonse* ».

Tous les jeudis, avec Jules Renard et Capus, on se retrouve place Vendôme chez l'ami Guitry.

On parle des femmes, celles des autres et des pièces de théâtre, celles des autres :

« *Quand c'est mauvais,... je m'ennuie, quand c'est bon, ça m'ennuie* ».

Eh oui ! Ils sont plus près de Satie que de Wagner, de Jarry que de Péguy, plus près de dada que de l'Académie, plus près des blagues d'éternels étudiants que des discours ronflants et distingués... plus près en somme des bistrotts que des Tribunaux !

Mais quel plaisir lorsque Tristan entend à la dérobée un badaud, une jeune fille qui involontairement commet un alexandrin sauvage et spontané !

Où est le pardessus // que j'ai mis de côté ?

Aussitôt il se lève, il accourt et embrasse l'inconnue sur le front.

Et à force de ne rien faire, il compose :

A peine 1700 poésies, 34 romans, et tout juste 54 pièces.

Jouées en même temps dans les plus grands théâtres de Paris, du monde : aux Etats-Unis, à Londres, à Buenos-Aires...

Adaptées au cinéma...

« Il faut vous présenter à l'Académie, Tristan ».

« Académicien ? Non, le costume coûte trop cher, j'attendrai qu'il en meure un à ma taille ».

Il se laisse finalement convaincre.

Mais alors que le protocole exige de rendre visite à chacun des académiciens, Tristan envoie son fils de 12 ans faire les salutations d'usage.

Il obtient trois voix.

« Vert, impair et manque », conclut-il avec un sourire.

Une star immense...que l'on trouve dans la très chic et raffinée Revue Blanche aussi bien qu'à la chronique sportive –boxe, cyclisme...et mots croisés !- des journaux populaires.

Tout cela sans se fatiguer.

. Cela donne envie n'est-ce pas ?

 Son secret ?

Mais sa passion...pour ces vies banales qui coulent à petit bruit, avec des élans si vite avortés.

Il s'est amusé à nous décrire, nous les gens de la moyenne

Avec la consciencieuse minutie d'un petit-maître hollandais en pyjama.

Sans effort, il a promené dans la vie son corps absent et ses yeux distraits.

Et tout simplement, il a retranscrit ce qu'il voyait depuis son lit.

Coup de théâtre dans ce discours de boulevard !

Au moment où on ne l'attendait plus, l'avocat sort du placard.

Rassurez vous Tristan Bernard fut avocat et quel avocat !

C'était le temps des ténors. Et quels ténors !

Ils serrent des mains, conseillent des confrères.

Ils signent des autographes, parfois.

Les femmes se pâment devant ce charisme animal, cette éloquence virile.

Devant la Cour d'assises voyez cette figure, belle et expressive, qui peint et reflète toutes les émotions de son âme. Il fascine par son regard fendu et velouté !

De son geste singulièrement beau comme sa parole. Il est éloquent dans toute sa personne.

Sa poitrine se gonfle, son buste s'étale, sa taille s'allonge, on dirait un géant.

Rien n'égale la variété de ses intonations, tantôt simples et familières, tantôt hardies, pompeuses, ornées, pénétrantes.

Son front rugueux s'échauffe, et quand sa tête bout, chose étrange, ses pores transsudent du sang.

Sous sa robe, il trempe son gilet de flanelle.

Dès le seuil de son discours, il voit comme d'un point élevé, le but où il tend.

Il n'attaque pas brusquement son adversaire, non ; il commence par tracer autour de lui plusieurs lignes de circonvallation ; il le trompe par des marches savantes ; il s'en rapproche peu à peu, il le suit, il l'enveloppe, il le presse, il l'étreint dans les nœuds redoublés de son argumentation.

Oh ! Il faut le voir couvrir son adversaire, le saisir et s'en emparer ! Il le captive, il l'étreint entre ses redoutables serres, et après l'avoir meurtri et déchiré, il le rejette du haut de sa tribune¹.

¹ Timon, le livre des orateurs. Partie consacrée à Berryer ; remarques sur la parole par Jacques Charpentier.

Cet homme, ce Titan, comme vous vous en doutez, n'est pas Tristan Bernard.

A quelques mètres de là, Tristan, lui, plaide modestement devant la 12^o chambre correctionnelle.

Il est avocat stagiaire.

C'est sa première affaire : son client vieux vagabond, multirécidiviste, a volé ...un canari.

Circonstance aggravante - ou atténuante ? – ce fut pour le manger !

Tristan plaide comme il peut.

Sous sa robe, son éternel pantalon forme des bosses au-dessus des genoux.

Des miettes de son dernier repas se sont nichées dans son immense barbe.

« Monsieur le Président.

La vue de ce canari en cage lui était insupportable.

Il a voulu abréger ses souffrances.

Pour un canari la seule liberté c'est la mort. Je demande la même chose pour mon client.

Enfin, non je veux dire pas la mort, la liberté. »

Six mois de prison ferme.

Telle fut sa première... et dernière plaidoirie, mes chers confrères.

On ne verra plus Tristan au Palais : « *je suis hanté par la terreur d'avoir à exercer mon métier* » expliquera t-il à son Bâtonnier.

L'avocat Tristan Bernard est mort. Cinq minutes de plaidoirie et puis s'en va...un avocat mort-né.

Quel Dommage ! Quelle perte pour notre barreau !

Oh ! Il n'aurait vraisemblablement pas fondé de revue juridique.

Il n'aurait sans doute pas inventé la CARPA.

Mais aujourd'hui, avec vous, j'aimerais le sortir de sa tombe.

Je veux le ressusciter, cet anarchiste en pyjama pour lui dire qu'il l'aurait aimé notre métier.

Lui qui toute sa vie s'est enivré de la bêtise de ses semblables.

Qui toute sa vie, s'est délecté des petites lâchetés de ses contemporains.

Il aimait la bêtise de ces êtres fièrement dressés, qui sentent le talc, la rose et la lotion après rasage bien que leurs âmes rampent dans le sillon boueux de leur existence.

Oui, il aimait la bêtise : la grosse, la fière, la moche, celle qui laisse sans voix qui terrasse la raison, le bon sens, l'admissible.

Cette grandeur sacrée qui naît de la petitesse, du travers, de la maladresse,

Tristan Bernard, je le sais, aurait aimé, comme moi, comme nous pénalistes, défendre la connerie de nos clients puants et mal rasés.

Nos chevaliers blafards et leurs histoires rocambolesques échafaudées courageusement dans une cellule dans la plus grande mauvaise foi.

Ces intrigants qui frappent en symboles ou en coups, qui volent par envie ou pas nécessité.

Qui arrivent devant nous le corps bien droit et les yeux baissés ou le regard droit et l'esprit émiétté.

Tristan toute sa vie a répété qu'il fallait voir le beau côté des choses

Il aimait les fleurs du mal, la pureté qui surgit du fumier.

Il aurait trouvé de la grandeur dans la petitesse de ces hommes et de ces femmes.

Il aurait trouvé du charme à ces curieux mensonges qui transforment les minables en poètes,

Les clochards en victimes de complots internationaux, les violeurs...en violettes.

Le verbe tranchant, la réplique saillante, le sourire aux lèvres, lui le désinvolte, mon semblable, mon frère...

Toi le provocateur tranquille, toi qui détestais les règles, qui répondais au fisc :

« Monsieur le Directeur

j'ai bien reçu votre relance... datée d'il y a six mois, excusez-moi de ne pas vous avoir répondu plus tôt mais quand votre lettre est arrivée,... j'étais au fond du jardin ».

Quel délice il aurait éprouvé, à se lever, mal coiffé, mal fagoté devant ces procureurs aux ongles manucurés et aux thermobrossages bien ajustés.

Seul face à l'ordre, la morale et la bienséance, Tristan aurait aimé être cet avocat idéal, cet avocat malpoli qui crée ce doute sur le droit qui sauve le droit.

Ma barbe naissante est bien loin d'atteindre les dimensions légendaires de la sienne, mais déjà elle vous laisse deviner toutes mes ambitions.

Je veux être, je serai le Tristan Bernard du droit pénal de demain.

Le comique des comparutions immédiatement hilarantes.

Cinq ans d'emprisonnement pour un vol de portable ?

Comme c'est amusant, Monsieur le Procureur !

Peine plancher dites vous ?

Laissez-moi participer à la poilade de la récidive !

Je vous offre mes plaidoiries plancher.

Vous voulez lui infliger 5 ans d'emprisonnement ?

Vous voulez le faire souffrir ?

Eh bien moi aussi je vais vous faire souffrir !

Cinq ans requis, cinq heures plaidées...c'est cadeau !

Une dérision pas si dérisoire,
Je veux être un avocat à la Tristan Bernard...

Qui s'amuse à faire des ricochets sur l'eau avec des pièces en or.

Superficiel toujours, oui, mais par profondeur.

Dans un palace à Cannes, une tasse de thé à la main, un petit sourire au coin des lèvres, Tristan les regarde s'agiter, fouiller, se congratuler discrètement entre deux portes.

Ils sont jeunes et fiers.

C'est une belle prise pour eux.

Tranquillement, Tristan les observe ces quatre policiers de la gestapo qui viennent l'arrêter parce qu'il est juif.

Lui, il ne s'en serait sans doute pas souvenu si on ne le lui avait pas rappelé mais il est juif.

Assis sur son canapé, il pense qu'il aurait dû reprendre un peu plus de confit de canard à midi.

Il songe aussi à tous ses amis qui ont quitté la France pour New York.

Il se dit qu'ils avaient peut-être raison.

Lui a refusé de partir.

Trois ans que ce gros barbu paresseux de Tristan promenait sereinement sa lourde silhouette sur la croisette :

« on n'arrête pas quelqu'un qui est dans le dictionnaire » plaisantait-il.

Trois ans qu'on avait l'interdiction de parler de lui, de jouer ses pièces :

« Comment peut-on être si inoccupé quand la France est si occupée » ironisait-il.

Ce matin d'octobre 1943, il a 78 ans, il est menotté sur son fauteuil roulant.

Marcelle, sa femme, est inquiète ; elle a raison.

Direction Drancy.

Dans le fourgon, elle pose sa tête sur l'épaule de son comique de mari.

Le vieil homme, lui, ne veut pas quitter son sourire. Non, il ne leur fera pas ce cadeau

Ses petits yeux se plissent pour masquer le filet humide qui envahit légèrement ses pupilles.

Ses lèvres tremblotent au moment de déposer un baiser sur la chevelure grise de Marcelle.

« Ça va aller ma chérie, ça va aller : nous vivons dans l'angoisse. »

Et bien, maintenant nous vivrons dans l'espoir ».

La fin d'une vie. La fin d'un discours.

Arletty et Sacha Guitry mais aussi son fils résistant parviennent à les faire libérer.

A la sortie de Drancy, Tristan pense à cette vie qui s'achève dans la douleur.

Il pense à ses trois semaines d'interrogatoires et d'enfermement.

Il pense à François, son petit-fils adoré, déporté à Mathausen et qui ne reviendra pas.

Il pense au convoi 61 qui, deux jours plus tard, devait les emmener, Marcelle et lui vers...quelque part.

Exténué, malade, vieux, déçu, c'est la fin de sa vie.

C'est la fin de mon discours. Mais... coup de théâtre, discours de boulevard, ultime pirouette !

Tristan déteste cette fin.

Alors, il se retourne vers la belle Marcelle qui pousse le fauteuil roulant qui grince.

Il ne lui dit pas qu'il l'aime.

Il ne lui dit pas qu'il a envie de se laisser tomber par terre et d'en finir.

Il se retourne vers la jolie Marcelle qui pousse le fauteuil roulant qui grince et il lui dit :

Tu sais ma chérie...

« Il paraît que Goering est un homme... très sympathique ».

Dernière dérision de celui qui, à force de les moquer, s'était mis à les connaître si bien, ces hommes qui réinventaient l'horreur.

Dernière ironie sur le chemin de la mort, du dilettante qui a finalement tant écrit, et finalement tant travaillé.

Dernière boutade de l'ancien dandy qui un jour prêta notre serment.

Oui, heureux l'avocat sans haine, heureux l'avocat de culture et d'humour, heureux l'avocat amoureux de la vie à en mourir !

Heureux l'homme qui, face à l'injustice – même la plus absurde, même la plus atroce-, laisse derrière lui l'angoisse : maintenant, avec vous, grâce à vous, cher confrère, cher Tristan, nous vivons dans l'espoir ».

Je tiens à remercier pour leur aide :

Benjamin Sarfati, Edmond-Claude Frety, Arthur Dethomas, Félix de Belloy, Raphael Gauvain, Laure Heinich, Thibaut Rouffiac, Cédric Labrousse, Clémentine Perros, Stephen Bensimon, Romain Ruth.